Brissot de Warville

1. Discours .. abolition .. de l'esclavage. 1788 32
2. Discours .. Ventes .. Biens ecclésiastiques 1790 20
3. Adresse .. abolition .. traite des noirs 1790 22
4. Brissot - Reflexions .. Martinique 1790 16
5. MDLDMFY - Memoire sur l'esclavage 1790 64
6. Brissot - Discours .. hommes de couleur 1791 28
7. Brissot - Replique à .. Gouy 1791 12



DISCOURS

Sur la nécessité d'établir à Paris une Société pour concourir, avec celle de Londres, à l'abolition de la traite & de l'esclavage des Nègres.

Prononcé le 19 Février 1788, dans une Société de quelques amis, rassemblés à Paris, à la prière du Comité de Londres.

Non potest honestum esse quod non est liberum; nam quod timet servit. Seneq.

La Mission honorable que nous venons remplir ici, Messieurs, est tellement importante dans son objet, que nous nous croirions coupables de différer un seul instant à la déposer dans les mains qui doivent en assurer le succès.

Une Société respectable s'est formée à Londres pour faire abolir légalement, l'horrible trafic des Nègres : elle invite tous les hommes, amis de leurs semblables, à concourir avec elle, pour accomplit par-tout cet œuvre de justice : elle nous invite à chercher, à rassembler en France des personnes zélées, & capables de répandre les lumières qui doivent y prépater & déterminer cette révolution. Pourrions-nous mieux remplir les intentions de cette Société, qu'en nous adressant à des hommes, dont le vœu le plus ardent est de voir réparer les erreurs, les folies, les attocités des siècles passés, & s'avancer le système de paix & de fraternité qui devroit unir tous les Peuples?

Vous devez vous rappeller à quels foibles efforts l'Amétique libre doit l'améliotation du sort de ses Nègres. Un seul homme, ptesque sans appui, sans fortune, n'ayant d'autre force que celle de sa volonté, entreprend de faire abolir l'usage des Esclaves dans sa Patrie. Il va, prêchant par-tout sa doctrine : les yeux de ses frères les Quakers s'ouvrent les premiers à la lumière. Il est si aisé de les faire ouvrir à des hommes sans vanité, sans prétention, toujours occupés d'objets graves, & qui, par la nature de leurs principes religieux, ne peuvent se proposer, dans toutes leuts démarches, que le plus grand bien de l'humanité. Ces Quakets, contre lesquels la légéreté

de l'ignorance, plus encore que la perversité, a cru prouver des calomnies, en les répétant souvent, ces Quakers arrêtent qu'il est injuste, inhumain, irréligieux de retenir des hommes dans l'esclavage, de commander à leur pensée, à leur volonté, de s'emparer du fruit de leurs travaux, & les fers tombent des mains de cinquante mille Esclaves épars dans les quatre États du Nord de l'Amérique (1).

Il étoit plus difficile de faire adopter une pareille doctrine dans les États du Midi. Le nombre des Noirs y étoit bien plus considérable : il excédoit de beaucoup le nombre des Blancs.

Il paroissoit si utile aux spéculations de la cupidité de vendre le produit des sueurs & du travail d'Esclaves nombreux, sans être obligé de les salarier ; il paroissoit si commode de n'avoir qu'à commander, pour courber vers la terre tous ces Captifs, de n'avoir qu'à prodiguer les menaces & les châtimens, pour les contraindre à arracher de son sein, & malgré les feux d'un soleil dévorant, des productions recherchées, qu'on se persuada facilement, que cet esclavage étoit une Loi de la nature ; qu'elle avoit condamné des hommes à servir d'autres hommes, comme des animaux domestiques ; que sa volonté étoit suffisamment attestée

(1) Il faut rendre une égale justice à tous ceux qui, dans l'origine, ont contribué à cette révolution. Un autre Quaker, nommé *Woolman*, y eut la plus grande part avec Benezet.

par la différence des couleurs. On se persuada qu'il étoit impossible de faire produire le sol de l'Amérique par une autre culture, que par celle des Noirs esclaves. Ainsi les sophismes se joignoient à l'intérêt personnel & à l'habitude, pour justifier cette horrible injustice.

Cependant, tel est, Messieurs, l'empire de la raison, quand elle se développe sous l'égide de la liberté ; à peine l'indépendance des États-Unis est consolidée, que la question de l'esclavage des Noirs s'agite dans les États Méridionaux, que leur cause y est embrassée, défendue avec chaleur par les meilleurs esprits, par les personnages les plus respectables. Il étoit, en effet, difficile qu'on n'arrivât pas à ce point. De quel droit pouvoient-ils s'obstiner à retenir dans l'esclavage d'autres hommes, ceux-là même qui venoient de cimenter de leur sang cette vérité éternelle : *tous les hommes sont nés libres & égaux* ? & par quelle inconséquence auroient-ils conservé l'usage de la servitude, lorsque l'inégalité du droit de représentation (1), & de l'assietre de leurs taxes, est fondée sur cette opinion générale, que le produit du travail forcé est inférieur à celui du travail libre ?

---

(1) Le droit de représentation dans le nouveau systême fédéral des États-Unis est fondé sur ce calcul, que le rapport du travail de l'Esclave à celui de l'homme libre est de quatre à sept.

Mais tel eſt le malheur des inſtitutions vicieuſes & des mauvaiſes habitudes, que même lorſqu'elles deviennent odieuſes, l'appréhenſion du changement leur prête encore des forces, pour porlonger leur exiſtence. Des craintes, fondées ſeulement en apparence, ont arrêté pendant long-temps la légiſlation, prête à briſer ces chaînes, forgées par la cupidité. On craignoit, & la conſcience du crime dont on étoit coupable étoit peut-être la vraie cauſe de cet effroi, on craignoit que, rendus à la liberté, les Nègres n'en abuſaſſent; on craignoit que, ſi long-temps martyrs, ils ne cherchaſſent à ſe venger de leurs bourreaux; on craignoit qu'armés & nombreux, ils ne ſuſcitaſſent des troubles, & même des guerres dangereuſes; & parmi ceux même qui traitoient ces craintes de chimères, il en étoit qui n'enviſageoient que comme un malleur public, comme un grand déſordre, l'union conjugale des Blancs & des Noirs, que la liberté rendue à ces derniers rendroit plus fréquente.

Sans doute il ne faut pas blâmer la circonſpection des Légiſlateurs qui temporiſent, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'amener une criſe qui va décider du ſort de milliers d'hommes; ſur-tout lorſqu'on peut craindre qu'elle n'enfante des crimes, faute d'avoir préparé les eſprits ulcérés par de longs reſſentimens; ſur-tout enfin, lorſque, faute d'accompagner ce changement de ſages pré-

cautions ; on pourroit réduire à la misère ceux qu'on veut tirer de la servitude, par-là rendre nul le bienfait de la liberté, & fournir un nouveau prétexte à la tyrannie de l'intérêt personnel, & aux calomnies contre les politiques Philosophes.

Mais, en approuvant cette prudente tentative, ayons le courage de blâmer les motifs qui la prolongeroient, sans égard pour le sort des Nègres, sans utilité pour l'intérêt, sans nécessité pour la sûreté des Blancs.

Pourquoi craindre, par exemple, la main de l'homme qu'on affranchit volontairement, qu'on embrasse comme son frère, qu'on fait asseoir à ses côtés, à qui l'on restitue tous ses droits, le droit surtout de se servir de sa raison pour son bonheur ?

On ne connoît donc pas l'influence prodigieuse de la liberté sur le développement de la raison humaine, & sur l'établissement de la paix universelle ! On ne sait donc pas que la raison n'a jamais fait de progrès, n'arrivera jamais à son dernier degré de perfectibilité que par la liberté ; que la paix universelle n'existera jamais, que lorsque toutes les Sociétés seront libres !

Dans une Société libre, l'homme est entraîné par son intérêt personnel à développer ses facultés au plus haut degré : dans une Société libre, on ne peut se gouverner que par la raison universelle, & la raison universelle force à vouloir essen-

tiellement la paix & le bien de tous les hommes.

En me livrant à ces douces idées, je ne puis m'empêcher, Meſſieurs, de vous faire remarquer l'erreur où l'on tombe lorſqu'on veut éclairer les hommes, au ſein de la ſervitude & ſans la détruire. Vous entendez crier par-tout: *Eclairez les hommes, & ils deviendront meilleurs*; mais l'expérience de tous les ſiècles nous dit: *Rendez les hommes libres, & ils deviendront néceſſairement & rapidement éclairés, & ils ſeront néceſſairement meilleurs.*

A quoi ſervent en effet les lumières, quand les eſprits ſont ſubordonnés, quand les penſées ſont captives? Ne ſait-on pas que la captivité comprime la faculté de penſer dans preſque tous les hommes? Ne ſait-on pas que ceux qui réſiſtent à cette compreſſion, doivent s'interdire l'uſage de leurs idées, les concentrer dans eux-mêmes, s'ils ne veulent s'expoſer à la perſécution? Ne voit-on pas qu'alors les vérités politiques doivent ſe circonſcrire dans un petit cercle d'hommes? Indépendamment de la timidité ou de l'inſuffiſance de ce petit nombre d'hommes, la misère, compagne inſéparable du deſpotiſme & de l'ignorance, la misère qui abſorbe tous les momens, toutes les forces, toutes les idées du peuple, ne lui laiſſe plus ni facultés, ni loiſir pour s'éclairer. La lumière générale, celle qui tend à la félicité publique, eſt donc doublement incom-

patible avec l'efprit de fervitude. Se propofer de la répandre, en retenant les hommes dans les fers, c'eft vouloir éclairer des êtres qu'on prive de leurs yeux, c'eft vouloir procréer par l'avortement.

Si j'infifte ici, Meffieurs, fur cette idée, c'eft qu'il eft un préjugé fatal accrédité par les partifans du defpotifme ; ils cherchent à le juftifier ; ils effaient de confoler les hommes de fes vexations, en prétendant que la raifon peut fe développer au milieu des entraves. Je ne parle pas ici des arts agréables, ou de l'art d'arranger les mots ; ils peuvent briller fous le defpotifme. Mais en eft-il de même des fciences politique ou morale ? Je veux qu'il échappe quelques étincelles au milieu des ténèbres du defpotifme ; je veux que de temps en temps s'élancent, en brifant leurs fers, des hommes de génie, qui prêchent les plus grandes vérités, parmi les ames fans reffort, qui quelquefois les admirent, plus fouvent aident à les perfécuter, & jamais ne les imitent. — Mais à quoi fervent ces éclairs de la raifon dans quelques individus ? Quelquefois à les rendre meilleurs, plus fouvent à fatisfaire leur vanité, mais jamais à éclairer *la maffe* entière de la Nation. — C'eft que pour s'éclairer, il faut de l'attention, c'eft que l'attention exige du temps, des facultés, de l'intérêt ; c'eft que la maffe d'un peuple efclave n'a ni temps, ni facultés, ni inté-

rets : la liberté ſeule peut donner ces trois choſes.

Ainſi, quand on voudra ſérieuſement éclairer les hommes, & améliorer leur état ſocial & individuel, on ne ſe bornera pas à leur donner des livres ou des académies, on leur déliera les mains. Encore une fois, rendez l'homme libre, il s'éclairera, il deviendra bon mille fois plus aiſément, plus promptement qu'en lui donnant les meilleurs ouvrages, & le forçant à reſter Eſclave. Comment, en effet, peut-il faire cas des livres, quand il voit les hommes qui le prêchent, violer la première des vérités : *tous les hommes ſont nés libres* ? Ne doit-il pas croire alors qu'on ſe joue de lui par la plus vile hypocriſie ? Et ſi, dans cet état de choſes, il peut acquérir quelque ſcience, n'eſt-ce pas celle de rendre fourberie pour fourberie?

On ne tariroit pas ſi l'on vouloit approfondir ce ſujet, ſi l'on vouloit démontrer complettement qu'il n'y a qu'un moyen d'élever l'homme & tous les hommes à la fois, & d'augmenter la maſſe du bonheur public. — La liberté. — En la rendant aux Nègres, ceſſez donc de les craindre : devenus nos frères, ils ne tarderont pas à s'éclairer, à devenir bons, &, ce qui peut-être eſt plus difficile, les Maîtres eux-mêmes ſeront forcés de s'éclairer, de devenir bons ; car l'eſclavage eſt un moyen infaillible de corrompre deux hommes à la fois, le Maître & l'Eſclave.

Les autres motifs qui ont arrêté la restitution de la liberté des Nègres dans les Érats Méridionaux, ne sont pas mieux fondés que celui qui vient d'être discuté : je m'étendrois trop en entreprenant de les approfondir. Réservant cette discussion à d'autres momens, je me bornerai à vous observer que les États du Midi de l'Amérique, en attendant la dernière décision qui doit proscrire à jamais l'esclavage, ont défendu pendant trois ans l'importation ultérieure des Esclaves ; & comme la raison doit toujours aller en se perfectionnant dans cet heureux continent, comme tous les préjugés doivent sensiblement se dissiper, il n'y a pas de doute qu'avant l'expiration de ce terme, aucun des États-Unis ne sera plus flétri de cette tache d'inhumanité.

Tel est l'esprit d'une Secte, dont la morale est la Religion, dont la CHARITÉ ET LA BIENVEILLANCE sont le principal dogme ; elle ne peut exister, sans s'occuper à chaque instant du bien, sans l'étendre à tous les hommes. — A peine les Quakers ont-ils consommé l'œuvre d'humanité, par eux entreprise en Amérique, que leurs frères d'Angleterre ont tenté de faire rendre la même justice aux Noirs des Colonies Angloises.

Les préjugés étoient ici plus difficiles à vaincre. Les Planteurs ne cessent de répéter, depuis deux siècles, qu'on ne peut avoir de sucre sans voler

tous les ans des milliers d'hommes sur la côte d'Afrique. Ils ne cessent de répéter que les Isles à sucre sont la première base des richesses de la Grande-Bretagne : c'est une double erreur. Les Quakers se sont bornés à renverser la première, & à prétendre qu'on pouvoit avoir du sucre, sans faire le métier de brigand & de bourreau.

On les a d'abord traités de fous. Depuis George Fox, qui fut mille fois hué, traîné dans la boue par les Prêtres de son temps, dont il dévoiloit le charlatanisme & les vices, jusqu'à Benezet, qui a prêché la liberté de tous les hommes, tel a été les sort des Quakers qui ont voulu faire le bien. On les a poursuivis par le ridicule ; mais les Quakers, comme tous les hommes, ou Religieux, ou Moraux, ou profondément pénétrés de grandes & utiles vérités, ont été insensibles aux injures. Ils ont dit : ridiculisez-nous, mais écoutez. A force de prêcher, ils ont attiré dans leur parti des hommes graves, pensans, bienfaisans, & le peuple a suivi, & les railleurs se sont tu.

L'effet de cette révolution (1) a été rapide &

(1) La justice oblige de dire que les Quakers ne sont pas les seuls qui aient dans l'origine, & par leur exemple, contribué à cette révolution. — Les Frères Moraves, appellés encore *Hernutes*, ou Frères de l'Union, n'ont jamais reçu de Nègre qu'ils ne l'aient affranchi. Ils ont

général, & c'eſt un ſervice qu'on doit à la révolution qui a créé les États-Unis. Elle a imprimé dans l'eſprit de la plupart des hommes, un reſpect vraiment religieux pour la cauſe de la liberté ; elle leur a imprimé de l'averſion, de l'horreur pour tous les procédés tyranniques, ſous quelque forme qu'ils ſe maſquent, & quelque ſoient les individus qu'ils oppriment. De toutes parts dans la Grande-Bretagne, on a donc loué, accueilli le projet d'abolir la traite & l'eſclavage des Noirs. Une Société s'eſt formée dans cette vue ; car pour vaincre les efforts puiſſans de l'intérêt, les efforts iſolés de la raiſon ſeroient ſou-

---

toujours regardé l'eſclavage comme la violation des Loix divines & humaines ; & dans leurs nombreuſes miſſions, toutes ſoutenues par la frugalité, le travail de leurs mains, & la pratique de toutes les vertus ſecourables, ils n'ont pas ceſſé de réclamer les droits des hommes les uns envers les autres. Les Moraves ont imprimé dans tous les eſprits une opinion ſi reſpectable de leur morale pacifique & de leur conduite exemplaire, que le Congrès d'Amérique encourage leurs établiſſemens près des Sauvages, comme un moyen sûr de les civiliſer, & de les amener à la paix. Les Gouvernemens, qui, comme le Congrès, accueilleront ces Sectes, en reſſentiront d'heureux effets : elles ne ſouffrent ni la fainéantiſe, ni la fauſſe dévotion, ni la ridicule vanité. Aucun individu, s'il n'eſt affligé de maladie, n'eſt admis dans leur ſein, qu'autant qu'il y apporte l'amour de l'ordre & du travail, & qu'il ne cherche pas à vivre aux dépens des autres.

vent trop foibles. Les villes les plus considérables, la Capitale de l'Angleterre même, ont présenté des pétitions au Parlement pour appuyer ce projet. — Il doit y être secondé par l'éloquence de ses Membres les plus célèbres. Les Noirs ont donc enfin, comme les Indiens, trouvé des défenseurs, & plus heureux que ces Indiens, ils en ont trouvé dans toutes les classes, dans toutes les Sectes (1), parmi les Commerçans même. Il n'y a qu'une voix, qu'un cri dans la Nation Angloise. Tant il est aisé de réveiller chez un peuple *libre* le sentiment qui ne devroit jamais s'éteindre, de la justice & de l'humanité ; tant il est aisé de le réveiller chez des hommes, auxquels la forme de leur Gouvernement donne l'habitude de la réflexion.

La voix des Planteurs mêmes va toujours en foiblissant, & faut-il en être surpris ? Lorsque la cupidité privée de l'appui des maximes flétries du despotisme, est forcée, pour se justifier, d'emprun-

(1) Les non-Conformistes ont présenté une pétition. — Le célèbre Priesteley a prêché un Sermon sur ce sujet dans le mois dernier. Le haut Clergé même s'est élevé contre la traite des Nègres. La Société qui en poursuit l'abolition est présidée par M. Granville Sharp, un de ces hommes précieux, qui semblent nés pour la destruction des abus. M. Sharp depuis vingt ans combat, par des Écrits, dans le public & dans les Tribunaux, la traite & l'esclavage des Noirs.

ter celles de l'humanité, peut-elle long-temps maintenir ſes prétentions? Tel eſt aujourd'hui le ſort des Planteurs, réduits à ſoutenir le mépriſable ſophiſme, que l'eſclavage des Nègres eſt un acte de bienfaiſance envers eux; ils ſentent ce triſte argument expirer ſur leurs lèvres; ils ſentent eux-mêmes l'horreur générale qu'inſpire leur titre ſanguinaire de propriété.

Puiſque cette cauſe excite un intérêt ſi général, puiſque le Miniſtère lui-même paroît diſpoſé à l'accueillir, il ne faut pas douter qu'elle réuſſiſſe, & que l'Angleterre, en prohibant d'abord la traite des Noirs, & enſuite en les affranchiſſant, ne donne en Europe, le premier, le grand exemple d'une Nation qui renonce à une oppreſſion enviſagée comme utile; exemple qui prouvera encore la force de l'influence de la liberté ſur l'amélioration des peuples.

Au milieu de cette fermentation qui agite toutes les têtes dans la Grande-Bretagne, les hommes de bien, les hommes éclairés qui exiſtent en France reſteroient-ils dans l'inaction? Se borneroient-ils à faire des vœux pour le ſuccès du bill qui doit améliorer le ſort des Noirs dans la Jamaïque? Ne doivent-ils pas deſirer de profiter de cette agitation des eſprits, pour procurer aux Nègres de nos Colonies la reſtitution de leurs droits?

La Société de Londres a dû croire qu'elle trouveroit en France un concours énergique à ses vues; nous osons en répondre, son espoir ne sera pas trompé. Elle s'est adressée à nous, pour répandre les livres qu'elle a fait imprimer & publier en Angleterre, pour l'instruction publique. Elle voudroit voir se fotmer dans chaque État en relation avec les contrées que les Esclaves cultivent, une Société semblable à la sienne.

Trop judicieuse pour accuser les Gouvernemens de ce barbare esclavage, elle voudroit que le pouvoir, éclairé par-tout sur cette matière, fût par-tout invité à faire ce qu'elle demande au Parlement d'Angleterre.

Nous avons rendu compte dans les Papiers publics (1) de ses intentions; bien persuadés de notre insuffisance, bien persuadés, en même temps, comme le Comité de Londres, qu'on ne peut réussir, malgré les meilleurs ouvrages, sans l'activité toujours en exercice d'une Société constamment occupée de cet objet, nous avons cru devoir vous mettre sous les yeux le vœu de la Société Angloise, & vous inviter à rechercher com-

(1) *Voyez* l'Analyse des Papiers Anglois, Journal intéressant, imprimé à Paris, dans lequel les Auteurs veulent bien assurer une place à tout ce qui se publiera sur ce sujet. On souscrit à Paris, pour ce Journal, chez Lejay fils, Libraire, rue de l'Échelle.

ment on pourroit remplir des intentions qui nous ſemblent mériter l'approbation particulière de notre Patrie & de ſon Gouvernement.

En effet, indépendamment du motif prépondérant de l'humanité, l'intérêt national, l'intérêt du Gouvernement, l'intérêt des Planteurs François même, tout commande à de vrais Patriotes de prêter leur attention & leurs efforts à cette révolution.

Tel eſt le rapport intime qui enlace l'Angleterre & la France l'une à l'autre, que rien de ce qui ſe paſſe chez l'une, ne peut plus être étranger à l'autre; qu'un grand évènement chez l'une, produit un contre-coup chez l'autre. Or, dans les évènemens de ce genre, on doit ranger ſans contredit l'affranchiſſement futur des Noirs des Iſles à ſucre. Qui ſait en calculer les effets, verra que cet évènement doit avoir la plus grande influence ſur les Colonies Françoiſes; qu'il peut les ruiner, ſi elles réſiſtent à cet exemple; qu'il peut les enrichir, ſi elles la ſuivent. Ce double effet doit être l'infaillible conſéquence de la démonſtration, du fait, qu'une main libre féconde mieux le ſol qu'une main eſclave. Le régime de la liberté fait naître l'abondance: or, plus il y a d'abondance, plus le Planteur vend, plus le fiſc reçoit, plus la concurrence eſt écartée par le bon marché, ſuite de l'abondance; & plutôt, par conſéquent

conſéquent, le commerce des Nations rivales de l'Angleterre eſt écraſé. Il n'y a donc point à balancer ici : ſi cet axiôme de culture eſt vrai, même pour les cannes à ſucre, comme l'expérience le prouve (1) ; ſi l'Angleterre abjurant le vieux ſyſtême, s'y conforme, la France doit l'exécuter & peut-être la prévenir, pour conſerver ſes Colonies : & dans ce cas, il eſt du devoir des Patriotes François d'obſerver les mouvemens, d'étudier la marche de l'Angleterre. — Étude noble, ſans doute, puiſque la guerre n'en doit pas être

(1) La Société de Londres a raſſemblé beaucoup de faits & de calculs qui le prouvent ; mais en voici un déciſif, & qu'on ne révoquera pas en doute. Je le tire d'une note manuſcrite de l'excellent patriote M. Poivre. Voyageant en 1750 à la Cochinchine, où la canne à ſucre ſe cultive librement, il ſe convainquit que le travail libre, même pour la production du ſucre, rendoit bien plus que le travail eſclave. M. Poivre calcula que d'un ſeul Port de ce Royaume, de Faïfo, il étoit ſorti en 1749, 22,500,000 l. peſant de ſucre, deſtiné pour la Chine & l'Archipel Indien. Outre cette énorme exportation, la conſommation du ſucre eſt immenſe dans ce Royaume. Les Cochinchinois, perſuadés que c'eſt un aliment ſalutaire, le mêlent à tous leurs alimens, & engraiſſent avec la canne tous leurs beſtiaux, éléphans, buffles, chevaux.

Ce fait doit renverſer la ſeule objection des Planteurs, ſur laquelle il reſtoit encore des doutes dans l'eſprit des perſonnes qui ne ſe bornent pas aux raiſonnemens, & qui veulent des aits.

le résultat, mais le bien de milliers de malheureux.

Il faut d'ailleurs se rappeller que la Nation Angloise est grande dans ses conceptions, que, dans ses spéculations commerciales, elle embrasse le globe entier.

Sa prévoyance lui montre l'esclavage des Noirs tendant vers sa fin : c'est une maladie soumise maintenant à son topique. N'y eût-il qu'un seul des États-Unis qui eût affranchi les Nègres, cet acte d'une bienfaisance éclairée ne peut que s'étendre. Il faudroit prouver, que la race humaine va rentrer précipitamment dans les siècles d'ignorance, pour se persuader, que l'esclavage des Noirs ne sera pas bientôt entièrement aboli.

Hâter des évènemens de ce genre, lorsqu'on les prévoit, c'est en diriger les conséquences; c'est devenir maître de les tourner à son profit.

Il en est une, par exemple, que la politique peut prédire. La traite des Nègres entretient l'état affreux de guerre qui dépeuple & désole l'Afrique : que la traite cesse, (& pourquoi ne cesseroit-elle pas, si l'Européen ne veut plus d'Esclaves?) que la traite cesse, & les guerres entre les peuplades Africaines perdront leur plus puissant motif.

Alors s'ouvriront avec plus de facilité tant de Contrées fermées jusqu'ici au commerce ; alors s'étendra le domaine de l'activité Européenne,

qui, craignant les limites long-temps avant de les avoir atteintes, entretient de perpétuelles ſemences de diſcorde, pour conſerver à ſon induſtrie des ſources ou des débouchés.

Ne doutons pas que ſi les Anglois adoptent l'affranchiſſement des Nègres, ils n'y enviſagent leur intérêt ; ne doutons, pas qu'en faiſant le ſacrifice d'un commerce qui emploie un ſi grand nombre de leurs vaiſſeaux & de leurs matelots, ils ne trouvent un emploi nouveau capable de compenſer celui qu'ils perdront ; ne doutons pas qu'ils n'aient prévu que leur commerce, pénétrant dans l'intérieur de l'Afrique, s'y agrandiroit, y créeroit des productions, des matières de nouveaux échanges (1), dès que la traite des Noirs, y excitant une horreur générale, préſenteroit plus de difficultés & moins d'avantages ; ne doutons pas enfin que ce peuple de commerçans ne ſonge à abréger, & même à s'épargner les langueurs ruineuſes que jettent dans les opérations du commerce, les révolutions qui tout-à-coup

(1) Pour répondre à une des objections les plus ſpécieuſes que les Planteurs font en Angleterre, le défaut d'emploi de vaiſſeaux, occupés annuellement à tranſporter plus de 100,000 Eſclaves, la Société de Londres a fait venir des échantillons de diverſes productions de l'Afrique, eſſentielles aux manufactures Angloiſes, qui créeroient un commerce d'échange, emploieroient une Marine, &c.

anéantiſſent un grand mouvement, une grande conſommation.

Ce calcul de la prévoyance eſt dans l'ordre naturel ; la France doit le faire. Si l'Européen, expiant enfin ſes erreurs, ſes atrocités paſſées, veut devenir le pacificateur de l'Afrique, pourquoi ne donneroit-elle pas la main à l'Angleterre, pour une entrepriſe honorable & utile pour les deux Pays (1) ? Vous rendrez donc, Meſſieurs, un vrai ſervice à notre Patrie, en concourant à ſon ſuccès, avec la Société de Londres, en la ſuivant dans ſa marche & dans ſes travaux.

Il eſt important de vous détailler ici cette marche & ces travaux.

La Société de Londres a un Comité, dont l'objet eſt de recevoir les ſouſcriptions, d'entretenir les correſpondances nombreuſes qu'elle a dans toutes les parties du monde, de faire toutes les recherches poſſibles pour éclairer cette matière, connoître le véritable état des Noirs, ſoit en

(1) Il ſera facile de démontrer un jour que la France n'a pas tant d'obſtacles à combattre que l'Angleterre, pour abolir l'eſclavage dans ſes Colonies. Car, par exemple, l'objection ſur la diminution de l'emploi de la marine, eſt preſque nulle pour la France. La Traite Françoiſe eſt très-languiſſante ; elle ſe ſoutient à peine, malgré les faveurs & les primes dont l'accable le Gouvernement. Sous ce point de vue, l'intérêt du Fiſc & de la Nation ſe trouve donc dans cette opération.

Afrique, soit dans les Isles, pour répondre à toutes les objections des *Planteurs* ou du Gouvernement. Son objet encore est de faire toutes les démarches nécessaires auprès du Ministère, & des Membres du Parlement, pour faire réussir le Bill d'affranchissement.

Si vous vous déterminez à fonder une Société à l'instar de celle de Londres, il sera convenable de fixer la quotité de la souscription qui donnera le droit d'en être membre ; & le produit de ces souscriptions subviendra aux fraix nécessaires pour les divers travaux qu'entreprendra la Société. Car il ne faut pas se le dissimuler, malgré le zèle généreux qui engagera beaucoup d'hommes éclairés à concourir au succès de cette entreprise, il seroit impossible de la soutenir long-temps, sans les secours constans d'une souscription pécuniaire.

La Société devra nommer un Comité pour arrêter les travaux particuliers, & pour les exécuter ; ils seront de différens genres.

D'abord la Société de Londres nous a adressé presque tous les ouvrages publiés en Anglois sur cette question. Une partie en est déjà traduite, tel que ceux de *Benezet*, de *Clarkson*, de *Ramsay*, &c.

Il importe d'en accélérer la publication. La question y est envisagée sous tous les aspects : ces ouvrages peuvent donc commencer à dissiper les préjugés vulgaires contre l'affranchissement des

Negtes. D'ailleuts le nombre des pamphlets s'augmentant tous les jours, & offtant presque tous, ou des faits précieux, ou des réflexions importantes, il faut ne rien petdre, & cependant ne pas se laisser accabler pat une abondance, qui, survenant tout-à-coup, efftayeroit un public, qui ne se familiarise que depuis peu de temps avec les discussions sérieuses. L'impression de toutes ces traductions doit donc être un des ptemiers objets sur lequel le Comité doir fixer son attention.

Il ne doit pas se borner à la publication des ouvrages Anglois. Il en existe en Francois de très-estimables, mais oubliés. Il faut les rechercher, les examiner, en rendre compte, & juget s'il seroit nécessaire de les publier de nouveau. Il en est, sans doute, dans ce nombre, qu'il faudra écarter; mais en les rejettanr à cause de leur foiblesse, la Société n'imiteta pas sans doute l'injustice de ceux qui les livrent au ridicule, en les traitant de déclamations. Louons l'intention; taisons le défaut de talens. Le défaut de talent n'est-il pas compensé par une louable intention?

On pourroit reprocher à la Société, ou de la foiblesse dans sa cause, ou de la mauvaise foi, si elle bornoit ses recherches aux ouvrages publiés pour la cause des Nègtes: il faut les étendre aux écrits contr'elle. Car pour le déshonneur de l'espèce humaine, il a existé, dans

notre Nation même, des hommes assez prévenus, ou assez cruels pour justifier les tourmens de l'esclavage des Nègres. Il faut lire attentivement leurs écrits, recueillir toutes leurs objections, afin de n'en laisser aucune sans réponse.

La Société de Londres, pleine de l'esprit qui a toujours animé les Quakers, & voulant faciliter la propagation de la lumière, en facilitant l'achat des livres qu'elle publie, les vend toujours au plus bas prix possible. Son exemple méritera d'être suivi; & lorsque la Société sera consolidée, elle devra, comme celle de Londres, consacrer une partie des fonds de la souscription à facilirer l'achat de ces ouvrages à la classe de citoyens qui cherchent à s'éclairer, & auxquels la médiocrité de leur fortune fait craindre la dépense.

Le Comité de Londres paie des sommes considérables, pour insérer dans les papiers publics, des avertissemens, ses rapports & ses transactions. Heureusement on n'aura point de semblable dépense à faire en France. Les Journaux n'y sont assujettis à aucune taxe; mais la Société devra prendre des arrangemens avec toutes les Gazettes & les Journaux, pour y faire insérer les détails de la cause des Nègres, les évènemens que sa discussion doit amener, les diverses résolutions du Comité de Londres, des villes de l'Angleterre,

& des Corps de France, si l'exemple de l'Angleterre y est suivi.

Il faut espérer qu'il régnera, parmi les Journalistes François, un concours généreux pour seconder la Société. Les malheureux ont droit à cette publicité, puisqu'elle est aujourd'hui l'un des plus puissans moyens pour les secourir ; & l'Écrivain qui priveroit les Noirs de ce moyen, disons mieux, de ce droit, mériteroit d'être flétri, comme le complice de leurs tyrans.

Pour être instruit successivement de tout ce qui se passera en Angleterre, relativement à cette cause, la Société devra entretenir une correspondance constante avec le Comité de Londres, déposer dans des registres, ses lettres, ses résolutions, avant de les livrer à la presse. Elle devra également faire part au Comité de Londres de tous les renseignemens qu'elle se procurera, de tous les Ouvrages qu'elle publiera, de tous les pas qu'elle fera vers les succès de cette cause. Par cette double correspondance, la lumière des deux Pays leur deviendra commune presque au même instant ; les travaux s'àbrégeront, & l'aveugle cupidité, poursuivie du même coup dans tous deux, y perdra peut-être en même temps son procès.

Cette communication devient d'autant plus essentielle, que l'affranchissement des Nègres ne de

vant être que successif & subordonné à des essais, à des précautions, l'expérience d'un pays sera une leçon utile pour l'autre.

Indépendamment de ces objets, auxquels la Société Françoise doit se consacrer, il en est un particulier à la France, dont le patriotisme lui fait la loi de s'occuper spécialement. Elle doit faire des recherches sur l'état des Noirs dans nos Isles, sur le traitement qu'ils y éprouvent, sur le rapport dans lequel ils peuplent ou diminuent, sur le nombre de recrues annuelles, nécessaires pour soutenir les travaux & le produit annuel, sur la manière dont se fait cette recrue, sur les Nègres que la contrebande introduit, sur l'état & les mœurs des Nègres fugitifs ou marons, sur le nombre des vaisseaux que les François emploient à ce trafic, sur la quantité de Matelots que ce commerce dévore annuellement. Il faudra rechercher encore quelle sera, relativement à l'importation & au produit de l'industrie des Nègres des Isles Françoises, l'influence de l'acte du Parlement Anglois qui défendra la Traite des Nègres, & affranchira les Esclaves Anglois. Cette partie des travaux de la Société doit exciter le plus grand intérêt dans tous les Patriotes François. Le Comité, qui se charge de cette tâche difficile & importante, peut donc espérer que ses travaux seront protégés & accueillis par le Ministère François. Un comité peut seul le mettre à portée

de convaincre la Nation que les productions de nos Isles ne seront que plus abondantes sous le régime de la liberté, que par conséquent elle ne perdra rien à l'affranchissement des Noirs, & à la proscription de toute importation ultérieure d'Afrique.

Nous objecteroit-t-on qu'une Société pareille est inutile en France; que le sort des Nègres y dépend du Ministère; que, sans cette Société, il peut se procuter des lumières capables de le déterminer?

Eh! qui les lui donneroit? Les Planteurs? Leurs habitudes, leurs préjugés, la crainte de nuire à leurs intérêts mal-entendus les arment contre la vérité; tandis que la Société n'aura d'autre intérêt que celui de l'humanité, du bien public. Les préjugés des Planteurs pourroient induire le Gouvernement en erreur, s'ils n'avoienr aucun contradicteur, & la Société ne peut jamais chercher à les ttomper. Elle sera tout à la fois le défenseur des Nègres, de l'intérêt national, de l'intérêt du Fisc, de celui des Planteurs même; car elle doit chercher le moyen de concilier le respect pour leur propriété, avec celui qu'on doit à l'humanité. Supposez enfin un Planteur impartial, de bonne foi, prêt à communiquer ses lumières: certes il ne faut pas les rejeter; mais que feront-elles en comparaison des lumières que la Société peut réunir? Il est seul; elle sera nombreuse: ses connoissances

seront bornées à sa plantation ; celles de la Société seront universelles : le zèle d'un tel Planteur peut se ralentir ; celui de la Société sera constant & infatigable.

Le Ministère pourroit-il espérer d'être éclairé par les Marchands de Nègres ? Mais c'est précisément dans cette classe d'hommes que se trouve le plus profondément enraciné le malheureux préjugé qui confond le Noir avec la bête de somme. La manière dont ces marchands de chair humaine achètent, transportent, trafiquent leurs semblables, n'annonce-t-elle pas l'oubli le plus complet du rang que tiennent, dans l'ordre des êtres, les malheureux Noirs ? Et ce crime ne les rend-il pas récusables dans la cause de leurs victimes ?

Enfin, dira-t-on qu'il est dans cette Capitale & dans les Provinces des hommes sincèrement animés par l'esprit public, bien capables de s'occuper de recherches, & de donner des renseignemens sur cette matière ? Mais ces hommes sont isolés : tous leurs efforts seroient vains. Ils adresseront des Mémoires au Ministère ; mais presque toujours ces Mémoires restent ensevelis dans la poussière des Bureaux. Publient-ils leurs idées ? Parviennent-ils à électriser le public ? L'enthousiasme du Public passera comme l'étincelle électrique : l'homme de bien se lassera donc de l'inutilité de ses efforts ; il se lassera d'autant plus, que voué par

goût à la retraite, étranger aux routes, au manège de la Cour, il doit être plus promptement rebuté par les lenteurs, les dédains, ou l'indifférence des cabinets ſur cet objet.

A tous ces obſtacles, il n'eſt qu'un ſeul remède; réuniſſez toutes les forces des gens de bien, pour les diriger vers le but commun. Qu'en partant de cette réunion, celui qui a des connoiſſances les communique; que celui qui a du talent écrive ou parle; que celui qui a des habitudes à la Cour, plaide cette grande cauſe auprès des Miniſtres; que tous (1) concourent d'un commun accord à éclairer tout-à-la-fois le Gouvernement & le Public, qu'ils s'en faſſent une occupation conſtante, & rien ne réſiſtera à des efforts toujours ſagement dirigés.

Voilà, Meſſieurs, les objets qui doivent fixer l'attention de la Société, non pas un moment,

---

(1) Quand nous diſons tous, nous ſommes loin d'exclure de cette bonne œuvre les Planteurs. Nous ſommes perſuadés qu'il en eſt qui ne voient qu'avec douleur l'affreuſe exiſtence des Nègres; qui ne s'oppoſeroient point à l'abolition de l'eſclavage, ſi l'on pouvoit le concilier avec un ſacrifice de leurs intérêts, qui ne fut pas trop grand. Le Comité doit être ouvert à ces Planteurs; il doit ſolliciter leurs lumières, travailler, diſcuter cette cauſe avec eux; il ne doit pas même rejeter ceux qui ſeroient moins humains, puiſqu'il s'occupe de leur intérêt comme de celui des Nègres.

non pas un jour, non pas une année, mais tout le temps qui s'écoulera jusqu'à ce qu'elle ait obtenu la liberté de nos frères.

Tous ces Membres doivent dire, ce que disoit un Quaker de Londres, à qui l'on témoignoit des doutes sur le succès du Bill prochain : « Ami, » s'il ne passe pas cette année, nous le présenterons l'an prochain ; nous le présenterons pendant cinquante ans, s'il est nécessaire. C'est » une mission du Ciel, il faut la remplir. Il est » impossible que la vérité ne l'emporte pas enfin. » Benezet, mon frère, a réussi pour l'Amérique, » & il est parti d'un point plus éloigné que nous. » Il étoit le premier, & nous venons à sa suite, » lorsque les esprits sont déjà ébranlés : il étoit » seul, & nous sommes nombreux ».

Oui, Messieurs, la vérité l'emportera aussi dans notre Patrie, si nous voulons persévérer dans cette mission avec la même constance, le meme zèle que les Quakers, si, comme eux, nous avons soin d'éviter cet esprit d'orgueil, de prétention, de despotisme, qui rend inutiles & souvent funestes les meilleures intentions ; si, pénétrés d'un esprit de fraternité, d'égalité, sans lequel il n'y auroit que de l'inconséquence, & peut-être de l'hypocrisie à défendre cette cause, si nous cherchons à nous aider réciproquement dans nos travaux ; si nous cherchons enfin, dans nos assemblées, non à qui parlera le

plus brillamment, mais à qui portera plus d'énergie ſincère pour le bien, avec plus d'abnégation de ſoi-même. La verité ſentie par une ame de feu, ſoutenue par une conſtance inébranlable, prononcée par une bouche ſincère, ne trouve point d'ennemis, point d'objections.

Gardons-nous donc d'être effrayés des obſtacles; conſidérons le bien qui réſultera de nos travaux, lors même que le ſuccès ne les couronneroit pas (1); conſidérons qu'en faiſant faire un pas à la liberté, nous en faiſons faire un autre à notre Nation vers l'eſprit public; conſidérons que nous accoutumerons nos concitoyens à s'occuper d'objets graves & ſérieux; & quel bien ne doit-on pas attendre de l'habitude de ces méditations ſérieuſes?

Gardons-nous encore d'être effrayés de la petiteſſe des moyens avec leſquels la Société commencera ſes travaux; rappellons-nous l'hiſtoire de Benezet & de la Société de Londres; il étoit ſeul, & quatre ou cinq perſonnes ont formé cette Société qui réunit aujourd'hui des milliers de ſuffrages. La Société Françoiſe en comptera peut-être

(1) Il en exiſte déjà un exemple frappant, qu'on ne peut attribuer qu'à la grande fermentation cauſée par la Société de Londres. L'aſſemblée générale de la Jamaïque a paſſé le 29 Novembre 1787, un Bill pour adoucir le ſort des Nègres. Il établit dans chaque Paroiſſe un Conſeil de protection pour ces infortunés; il condamne à la peine de mort, ſans eſpoir de pardon, tout meurtre commis ſur un Eſclave.

autant, quand l'opinion publique sera formée ; quand la considération environnera la cause des malheureux Nègres ; alors accourra de toutes parts une foule d'hommes en place qui desirent secrettement cette réforme, mais jusqu'ici trop retenus peut-être par la crainte d'être accusés d'enthousiasme, d'amour de l'innovation. Rappellons-nous le moment où la Société se forme, moment d'une fermentation précieuse, excité par le respect de l'humanité ; moment où les esprits, lassés de la frivolité, sentent le besoin d'être quelque chose. — Rappellons-nous le caractère de notre Nation ; caractère empreint plus qu'aucun autre de la bienveillance universelle. Rappellons-nous enfin les vœux du Ministère actuel pour l'extirpation des abus dans tous les genres, & sa facilité à accueillir les idées de réforme. Lorsqu'il verra la Nation convaincue que l'esclavage des Nègres est un crime, & que la nature a sagement attaché plus d'avantages réels au travail de la liberté qu'à celui de la servitude, le Ministère balancera-t-il à porter lui-même au Souverain un vœu universel, que son cœur doit accueillir avec empressement ? Ses prédécesseurs ont solemnellement déclaré, (1) *que tous les hommes étoient libres par Nature ; que le Royaume des Francs devoit l'être en réalité comme de nom.* Guidés par ce principe, ils

(1) *Voyez* les Ordonnances de 1315 & 1318.

ont ſucceſſivement affranchi les ſerfs de leurs États. Notre Monarque a lui-même aboli les derniers reſtes de la ſervitude. Comment ſa main bienfaiſante ne s'étendroit-elle pas un jour ſur les Nègres qui vivent ſous ſes Loix? Les Colonies Françoiſes ne ſont-elle pas partie de ſes États ? Les Nègres ne ſont-ils pas ſes ſujets, comme les Blancs qui les habitent ?

FIN.